Petites nouvelles du panache

La semaine des quatre jeudis

par Emmanuel d'Astier, présenté par Michel-Antoine Burnier et Bernard Kouchner
(Le Félin/Kiron)

QUEL personnage, ce d'Astier ! Un profil de busard, une chaleur, une sincérité : *« Il argumentait, vous prenait le bras, montait le ton, éteignait la querelle, riait, se moquait, racontait les confidences de quelques ministres, captivant mélange de doute et de conviction. »* Un paradoxe vivant, aristocrate rebelle longtemps encarté au Parti, homme de plume et d'action, le contraire d'un dogmatique. Une vie flamboyante faite de plusieurs vies, Navale, puis le dégoût des militaires, la pipe d'opium (*« L'opium,* disait-il, *cela vous prend 20 % de votre temps. L'art consiste à ce que cela ne prenne pas davantage. »*), puis l'engagement politique : à 40 ans, entendant à la radio Pétain demander l'armistice, il se lance corps et âme dans la Résistance, fonde Libération, l'un des trois grands mouvements de résistants, multiplie les allers-retours à Londres, à la fin de la guerre est bombardé (bref) ministre de l'Intérieur par de Gaulle, se prend d'amitié pour les communistes, se retrouve député du Parti, lance le journal « Libération », le dirige des années durant, obtient de de Gaulle une émission de libre parole (« Le quart d'heure ») à la télé et, enfin, lance avec de vieux compagnons et une bande de jeunes gens le mensuel « L'Evénement », *« trente-six numéros, un journal moderne et beau, digne trace d'une époque »*, comme le dit le postfacier Michel-Antoine Burnier.

Lequel y fit ses classes, et publie aujourd'hui ces Mémoires inédits et inachevés, donc un peu bancals, du maître (mort brutalement en 1969). Le titre est magnifique : la semaine des quatre jeudis (à l'époque, les écoliers font relâche le jeudi), c'est le rêve d'une vie enfin libre, l'exact contraire du sinistre *« travailler plus pour gagner plus »*. C'est aussi le rappel de ce bouleversement social de la Résistance qui fut pour d'Astier une révélation : *« Je me jetai auprès d'hommes que je ne connaissais pas et qui n'appartenaient à personne (...). Pour la plupart, nous étions des ratés dans le sens social du mot. »* Tous les recommencements sont alors possibles : *« Il faudra bien y revenir, revenir à l'utopie (cette vérité prématurée) de la Résistance, où des inconnus qui, pour beaucoup, ne se sachant pas ou ne se sentant pas démocrates, emportés par la fraternité clandestine et par un sens humain, rêvaient tous comme de petits Rousseau à la semaine des quatre jeudis, à la "démocratie économique et sociale", à un programme que nous faisions circuler sous le nez des Allemands et sous le titre "les Jours heureux". »*

En Mai-68, même enthousiasme : à ceux qui moquent les jeunes contestataires de Nanterre, dont le seul idéal se réduirait à l'accès libre aux chambres des filles, il répond : *« Ils ne sont pas là pour un programme, une organisation, une revendication, mais pour mettre en cause une société, ses politiciens et ses appareils traditionnels (...). Une révolte peut être profonde sans trouver son expression politique globale. »* On devine ce qu'il aurait pensé du sarkozysme, dont l'objectif affiché est d'en finir avec Mai-68...

Eclairé par une très vivante postface (au cœur de laquelle se trouve l'exposé le plus lumineux qui soit sur la sombre affaire des fuites), ce livre vise juste, comme toutes les bonnes leçons d'histoire. Ainsi, quand d'Astier résume d'un trait la Résistance : *« Des enfants, des poètes, des aventuriers, des fous se sont réunis pour faire cette société clandestine dans un sentiment de dignité. Les enfants sont très dignes, extraordinaires de dignité. »*

Exactement ce dont nous manquons aujourd'hui.

Jean-Luc Porquet

● 264 p., 22 €.